

Les écritures migrantes de la guerre dans la littérature contemporaine

The migrant writings of war in contemporary literature

MESTO Fida

Doctorante à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth- Faculté des Lettres et Sciences humaines. (Beyrouth-Liban)

E-mail :fidamesto@net.usj.edu.lb

Résumé :

multiples sont les motifs qui poussent les peuples à émigrer et à s'installer dans une terre d'accueil. Parmi les raisons d'émigration, les guerres et les conflits politiques constituent des impératifs qui poussent les populations à la recherche d'un endroit plus sécurisé. Sous la plume des écrivains du Moyen-Orient comme la Palestinienne, Susan Abulhawa, et l'Afghane, Chabname Zariab, la littérature met en lumière les répercussions négatives de l'émigration en Occident que nous examinerons suivant les approches psychologique et socio-culturelle. Les matins de Jénine et Le pianiste afghan sont deux œuvres romanesques qui nous invitent à réfléchir sur les défis auxquels les migrants se trouvent confrontés lors de leur intégration dans la terre d'accueil.

Mots clés : Émigration-Guerres- Moyen-Orient- Occident-Défis-Intégration

Abstract:

Multiple are the reasons that push people to emigrate and settle in a host country. Among the reasons of emigration, wars and political conflicts constitute imperatives that drive populations to emigrate in search of a more secure place. Under the pen of Middle-Eastern writers such as the Palestinian, Susan Abulhawa, and the Afghan, Chabname Zariab, literature highlights the negative repercussions of emigration to the West, which we will examine through psychological, social and cultural approaches. "Les matins de Jénine" and "Le pianiste afghan" are two novels that invite us to think about challenges faced by migrants during their integration in the host country.

Keywords: Emigration-Wars-Middle-East-West-Challenges- Integration

E-mail de correspondance: fidamesto145@gmail.com

Introduction

L'émigration n'est pas une invention moderne. « C'est un phénomène observé depuis l'origine des temps. Il a touché de nombreuses civilisations, de nombreux peuples, suite à des guerres, à des conflits territoriaux, à la pauvreté, aux déséquilibres climatiques et économiques » (IMMOUNI, 2021 :15). Existante depuis la nuit des temps, depuis les histoires coloniales et post-coloniales, l'émigration nourrit une abondante littérature, s'associant, dans les différentes œuvres romanesques à deux problématiques majeures : l'ouverture dans la découverte du pays d'accueil et l'enfermement associé à un questionnement identitaire ontologique. Les écritures migrantes sont reconnues sous différentes appellations : « écritures de la migration, littérature de la migration, littérature multiculturelle, littérature de la seconde génération » (PIZANI, RANZINI, 2014 :8). Elles présentent le sujet migrant comme un être qui ne traverse pas les frontières mais qui passe, dans sa mouvance géographique, « d'un ciel à l'autre, d'une langue à l'autre. [...] Il retient la mémoire des uns et des autres en les faisant dialoguer. Il ne traverse pas les frontières, il est l'être-frontière qui n'a pas de frontière » (NOUSS, 2005 :28-29).

Dans un contexte violent guerrier, émigrer n'est ni un choix, ni une option, mais une nécessité de chercher un endroit sécurisé, loin des affres de la guerre. La conjonction de deux mondes, occidental et oriental, dans les productions littéraires, relève de la transculturalité. Parmi les différents écrits littéraires, nous nous appuyerons sur deux fictions : *Les matins de Jénine* de l'écrivaine américo-palestinienne, Susan Abulhawa¹ et *Le pianiste afghan* de l'écrivaine franco-afghane, Chabname Zariab². Comment les migrants issus des zones de conflit reconstruisent-ils leur identité dans un endroit culturellement différent ? Dans quelle mesure la confrontation à l'altérité étrangère peut-elle affecter l'image de soi et la psyché du sujet migrant ? Comment la littérature reflète-t-elle les perceptions et les interactions entre les migrants et la population locale ?

Dans cet article, nous analyserons les répercussions négatives de l'émigration provoquée par les guerres dans la littérature contemporaine. Le choix du corpus s'opère dans une finalité d'étude de l'impact de l'émigration des personnages, suivant les approches, psychologique et socio-culturelle, mettant en relief deux terres d'accueil, deux sociétés occidentales, à savoir, américaine et française.

¹ Journaliste, femme de lettres, militante des droits de l'Homme. Elle est née dans un camp de réfugiés palestiniens au Koweït. Déplacée entre le Koweït, la Jordanie et la partie occupée de Jérusalem-Est, elle vit maintenant aux Etats-Unis. *Les matins de Jénine* est son premier roman qui remporte le Best Book Award 2007, dans la catégorie fiction historique.

² Auteure, scénariste et réalisatrice afghane. Originnaire de Kaboul et émigrée en France, elle est la fille d'un membre du gouvernement afghan et d'une mère auteure, Spojmai Zariab. *Le pianiste afghan* est le premier roman qui remporte le Prix Méditerranée des lycéens en 2012.

1. Le personnage migrant dans la fiction : l'alter égo³ de l'écrivain

Dans l'écriture de la migration et l'espoir de retrouver un ailleurs rêvé et de nouvelles opportunités, le rapport écrivain-personnage est, selon le corpus, relié à la genèse de l'histoire. À travers le regard d'un personnage fictif, l'écrivain dévoile subtilement les contours de sa propre migration dans la guerre, offrant à son récit une dimension réaliste, véridique. Le parcours du personnage migrant afghan, Laily, exilée avec sa famille en France, suite à l'invasion soviétique en Afghanistan⁴, rime avec celle de l'écrivaine qui a vécu l'expérience exilique. Le personnage fictif semble être un instrument fabriqué par l'écrivain, lui permettant d'insérer sa propre vision et son expérience de l'exil. D'ailleurs, la narration de l'émigration est intimement liée à une expérience subjective et singulière. Dans *Le Pianiste afghan*, l'écrivaine franco-afghane, Chabname Zariab, s'est inspirée de son propre parcours, celui d'une petite fille qui quitte brutalement son pays et sa culture à destination de Montpellier. Quant au personnage palestinien fictif, Amal, sa vie dans le camp de réfugiés à Jénine et son exil aux États-Unis retracent le parcours de l'écrivaine arabo-américaine Susan Abulhawa. « Élevée en partie au Koweït, en Jordanie et dans la partie occupée de Jérusalem-Est, elle vit maintenant aux États-Unis » (ABULHAWA, 2009 :2). Le personnage-enfant, Amal, est né en 1955 dans un camp de réfugiés où les Palestiniens souffrent de toute sorte de pénurie. En parallèle, l'écrivaine du roman est née dans un camp de réfugiés palestiniens au Koweït. Son statut de jeune fille réfugiée, et plus tard d'exilée, la pousse à rédiger sa fiction historique à l'aspect réaliste, proche d'un témoignage. « C'est surtout de ma famille palestinienne et de mes fréquents séjours en Cisjordanie⁵ et à Gaza que je tiens les aspects culturels et les nuances particulières que j'ai introduits dans mon livre » (ABULHAWA, 2009 :8).

2. La terre d'accueil : un non-lieu

L'exil géographique, ou le déplacement spatial, s'associe à un autre, intérieur, dans un pays d'accueil transformé en un non-lieu, un espace qui « n'est ni identitaire, ni relationnel, ni historique » (NOUSS, 2015 :113). Dans sa fiction, l'écrivaine palestinienne met en lumière le dépaysement associé à l'angoisse éprouvée par le migrant, lors de la découverte d'une nouvelle terre. L'écrivaine palestinienne associe les éléments relatifs à l'espace géographique de Philadelphie au malaise et à l'étrangeté. Dans la description de la ville, l'écrivaine palestinienne établit un tableau comparatif dichotomique entre les éléments relatifs au pays d'accueil et ceux du pays natal, soulignant le rejet du pays d'accueil ainsi que le sentiment d'étrangeté et de déception, éprouvés par l'écrivaine. Face aux éléments caractérisant le pays d'accueil, à savoir la Philadelphie, l'écrivaine ne retient que les longs rubans de goudron et d'asphalte, les véhicules, les usines, les entrepôts, le brouillard de la pollution, les gratte-ciels,

³ La ressemblance psychologique entre deux personnages.

⁴ La guerre d'Afghanistan (1979- 1989), appelée guerre soviéto-afghane, est une phase de conflit durant la guerre froide qui oppose l'Armée Rouge de l'Union soviétique et le gouvernement communiste afghan aux groupes rebelles appelés *Moujahidines*.

⁵ Une partie du territoire palestinien, sous mandat britannique jusqu'en 1948, située à l'ouest du Jourdain, annexée par la Jordanie après la guerre israélo-arabe de 1948-1949. Occupée par Israël en 1967, elle constitue aujourd'hui avec la bande de Gaza les territoires palestiniens.

et les gaz d'échappement. Quant aux éléments relatifs au pays natal, l'écrivaine projette son attachement à la terre palestinienne, à travers les éléments naturels qui pourraient procurer le bien-être et la jouissance humaine : les lis, les camphriers « qui éclatent au printemps en flammes odorantes blanches et jaunes, grappes odorantes et délicates » (ABULHAWA, 2009 : 202).

Quant à l'écrivaine afghane, la description réelle du pays d'accueil s'efface au détriment d'un monde féérique ancré dans l'imaginaire infantile. « Pour moi, la France se résume au château de la comtesse de Ségur, à ses chevaux, à ses saules pleureurs et à cette Sophie qui me fait peur » (ZARIAB, 2012 :16).

La littérature met le point sur les différents obstacles qui entravent la possibilité d'intégration dans le pays d'accueil : la peau, la langue ainsi que le nom arabe. Ces éléments se présentent pour le personnage-narrateur comme un lourd fardeau.

« Au cours des premiers mois que je passai en Amérique, j'éprouvai de grandes difficultés d'adaptation. [...] Ma peau brune et mon accent trahissaient ma condition d'apatride et mon dénuement. Une odeur de charité et de dépaysement s'accrochait à moi comme un mauvais parfum, et les détournements d'avion des années soixante-dix pesaient sur mon nom arabe. » (ABULHAWA, 2009 :201)

La littérature accorde à la condition exilique, par le biais de la langue, une dimension culturelle. La dépossession d'une langue étrangère entrave l'intégration de l'exilé et renforce le sentiment d'infériorité et d'étrangeté par rapport aux autres. L'écrivaine franco-afghane met en lumière les failles du langage de la préadolescente Laily dans une société étrangère, accompagnées d'un silence oppressant, formant un obstacle à la communication. « J'ai trente-six mille choses à raconter et trois mots pour les dire : Monsieur, Madame, merci. Merci à qui et à quoi ? Je ne sais pas. Ma galère commence. Tout le monde parle le français, et moi le persan » (ZARIAB, 2012 :37). Dans la fiction, l'écrivaine présente les failles de la langue comme une source de moquerie de l'altérité, provoquant une déchirure interne de la petite Afghane, se transformant en une prise de conscience. Cette dernière s'illustre dans le sentiment de déception en déduisant que la terre d'accueil n'est pas l'Eldorado⁶ ou le monde féérique dont elle rêve. « Je constate que le château de la comtesse de Ségur ne nous attend pas » (ZARIAB, 2012 :34).

Le sujet migrant se trouve tiraillé, dans la terre natale, entre son identité individuelle et un contexte socio-historique politique sanglant qui le poussent à fuir une terre ravagée par la guerre. De surcroît, la terre d'accueil renforce cette déchirure interne, se présentant comme une condamnation, un non-lieu qui « peut marquer l'absence de liens, [...] une saturation qui ne garantit d'ailleurs aucun réconfort communautaire » (NOUSS, 2015 :113). Le non-lieu est associé à l'errance dans un nulle-part, vu la difficulté d'ancrage et d'intégration. L'exilé se voit un égaré entre un ici, dans un pays d'accueil non-accueillant, et un là-bas de guerre, dans un pays d'origine non-promettant. Le sentiment d'égarement et de dépossession à l'exil se

⁶ Appelé pays de cocagne désignant un pays merveilleux d'abondance et de délices.

manifeste dans les crispations identitaires et la crainte d'une perte de soi. Les matins de Jénine est plus qu'une histoire d'exil. C'est celle de la dépossession. La vision de l'exil de l'écrivaine palestinienne, Abulhawa, rejoint celle d'Edward Saïd qui considère que la Palestine a toujours été identifiée, poétiquement ou irrémédiablement, à la question de la dépossession et de l'exil. Dans sa fiction, Abulhawa prend sa plume pour rédiger un roman anglais, *The mornings of Jenine*, traduit en langue française afin de transmettre au monde occidental, par le pouvoir des mots, la souffrance palestinienne qui récolte les souvenirs et les séquelles de la *Nakba*. Abulhawa place entre les mains des lecteurs une *Nakba*⁷, racontée en deux langues.

La littérature souligne que la migration est parfois perçue comme « une attaque morale contre l'individualité des sujets en migration et un obstacle pour penser leurs itinéraires identitaires » (NOUSS, 2015 :20). En effet, l'attaque se manifeste dans le refus et le rejet de l'autre. Le rapport conflictuel construit entre le chez toi et le chez moi met en relief le rejet et le refus des expatriés. « - Si t'es pas contente, t'as qu'à rentrer chez toi ! [...] - Tu crois que j'ai choisi de venir ici ? Si je pouvais, je rentrerais chez moi ! Jamais je n'ai voulu quitter ma classe ! » (ZARIAB, 2012 :50). La littérature montre les rapports de force et de domination exercés sur les expatriés ainsi qu'un moi identitaire du sujet migrant dans un état de dysfonctionnement, présenté comme un agent de trouble qui affecte la cohésion sociale de la terre d'accueil. L'Afghane, rejetée par l'altérité étrangère, se sent une égarée « dans un *no-man's land* ⁸qui [l'] exclut de la possibilité de participation à la société d'accueil » (TALAHIT-MOODLEY, 2007 :3). Le conditionnel employé dans la construction syntaxique hypothétique de Laily souligne le désir profond du personnage migrant de rentrer chez lui et de retrouver les siens. La littérature montre, dans un rapport de cause à effet, l'impact psychologique du refus de la société étrangère pour le sujet migrant, manifesté à travers les manifestations somatiques de colère et de souffrance. « Je pleure à chaudes larmes. J'ai trop de peine. Mes cris ont rameuté tous les enfants. Ils me regardent. Je n'ai plus de forces. Mes jambes tremblent. Elles ne me tiennent plus. Je m'assois par terre. [...] Inconsolable, je continue de pleurer » (ZARIAB, 2012 :50). Par conséquent, les barrières qui se construisent entre les humains et le non-respect des différences socio-culturelles ne permettent pas le tissage de rapports interactionnels et, par conséquent, retardent la construction identitaire du personnage.

3. Espace et personnage : exil extérieur, exil intérieur

La littérature présente le sujet migrant comme un être affecté d'un double exil : extérieur et intérieur, provoqué par la difficulté d'intégration dans la terre d'accueil. L'émigration, engendrée par les guerres, regroupe deux dimensions, géographique et chronologique, intimement liées. Nous comprenons par l'exil intérieur géographique c'est

⁷ Terme arabe qui signifie catastrophe, désignant l'exode palestinien de 1948 opposant Israël et les pays arabes voisins. La Nakba a eu des répercussions négatives politiques, culturelles et psychologiques dans l'ensemble du monde arabe.

⁸ Terme anglais désignant un espace neutre, zone désertée dépourvue de vies humaines. Cette expression est adoptée dans les contextes de guerre pour désigner un espace entre deux frontières, deux lignes de front où la présence humaine constitue une agression.

quand « le sujet est séparé de sa terre et en souffre » (MILNER, 2004 :98). Alors que l'exil intérieur chronologique se produit lorsque « le sujet est séparé d'une époque et en souffre » (MILNER, 2004 :98). Le décalage par rapport à soi-même, à sa langue, à sa culture crée une distanciation envers les autres et réduit le sujet migrant à la solitude et l'isolement. « Dans le rapport avec l'autre, l'expérience individuelle et la difficulté d'interaction collective s'entremêlent pour faire perdre à la notion du pays [d'accueil] sa valeur référentielle et mettre en relief toute sa valeur symbolique intériorisée » (TALAHIT-MOODLEY, 2007 : V). La solitude et le sentiment d'étrangeté du personnage afghan s'associent à une technique d'évitement du moment et de l'espace présent et à un accomplissement d'un retour vers le là-bas du passé qui lui permet de « supporter un réel désespérant » (CYRULNIK, 2002 :183). Le souvenir associé à la nostalgie place les personnages dans le nulle-part. Ils se trouvent tiraillés entre l'ici et le là-bas, le moment présent et le passé. La double confusion, du temps et de l'espace du sujet migrant, s'illustre dans l'articulation entre l'indicateur temporel du passé, ce jour, et celui du présent, à ce moment-là. « Je pense avec envie à ce jour où on a entendu un énorme « boum » qui a fait trembler tout Kaboul. À ce moment-là, j'ai vu la maîtresse faire un grand bond et sauter par la fenêtre » (ZARIAB, 2012 :37). Par conséquent, la littérature souligne que « le lieu d'avant habite encore le sujet exilé sans qu'il puisse le réclamer ouvertement » (NOUSS, 2006 :26).

De surcroît, le désenchantement du personnage, causé par la perte des repères familiaux, se renforce dans le martèlement des constructions syntaxiques négatives dans le récit afghan. « Pas de cousine de maman, pas de papa et de grand-père, pas de tantes et d'oncles, et même pas Dieu » (ZARIAB, 2012 :40). L'impact de la migration sur le personnage s'illustre dans une perte de repère spirituelle, montrant, par-là, la construction d'une nouvelle perception d'un monde, dépourvu de toute charge affective et émotionnelle. Le manque affectif et la nostalgie qui déchirent le personnage s'associent à un sentiment d'égarement qui débouche sur une déception. La carence affective, dans l'éloignement des siens, se manifeste dans la recherche, parmi les visages croisés dans les rues, de l'image paternelle perdue. « Je confonds chaque passant avec papa. Je fixe quelqu'un. Je me mets à courir vers lui. Je m'arrête. Ce n'est pas mon père. J'aperçois une autre personne qui lui ressemble. Je m'élançais vers lui et je reviens, toujours aussi déçue » (ZARIAB, 2012 :43).

Quant au personnage palestinien, les êtres qui lui sont chers, disparus dans le pays ravagé par la guerre, continuent à hanter, amèrement, le moment et l'espace présents. « Un jour où je me trouvais en ville, je crus apercevoir ma mère. Le souffle d'un fantôme agitait mon reflet dans une vitrine. Je m'arrêtai et dévisageai la fille de ma mère Dalia, Oum Youssef, m'avait légué une incapacité de revivre le passé sans en éprouver de la souffrance » (ABULHAWA, 2009 :206). La littérature souligne, à travers le vécu des personnages migrants, l'attachement de la personne exilée à sa terre, à ses repères et à ses proches en vue d'un rétablissement du lien émotif perdu.

La simplicité de la question du personnage « pourquoi je suis ici ? » (ZARIAB, 2012 :49) contraste avec la complexité des émotions sous-jacentes telles que la confusion, la perte et le déchirement intérieur. L'écriture de la migration est un cri, une douleur indicible,

une colère, parfois incontrôlable, dans une terre différente de la sienne. La différence de tempérament et la dysrégulation émotionnelle sont en étroite relation avec le milieu. Le rejet du nouvel espace renforce également l'ennui de la kaboulienne, et son désir de retour dans son pays d'origine. « Quand pourrai-je [...] rentrer chez moi, dans ma chambre à Kaboul, ouvrir le tiroir de mon armoire où j'ai, moi aussi, caché un petit coffret, avec mon petit collier et mon petit bracelet ? (ZARIAB, 2012 :41).

4. Le personnage-migrant dans la terre d'accueil : rabaissement de soi et domination

Pour les émigrés, « la construction identitaire est une dynamique incessante de confrontation aux valeurs dominantes de la société d'installation » (RUANO-BORBALAN, 1998 :7). La littérature montre que la confrontation qui n'implique pas une relation réciproque de fidélité permanente à soi-même et de partage, peut provoquer une infirmité identitaire. Dans le récit, les écrivains soulignent les crispations identitaires dans la recherche d'identification et du suivisme des autres afin de s'assurer une place et une acceptation dans le champ social étranger. Le rabaissement de soi et la honte identitaire se traduisent dans le surnom *Eillerab*⁹, accordé à Amal par les Américains. « À côté d'eux, je me sentais abaissée, Je me sentais déplacée et j'avais hâte de m'intégrer » (ABULHAWA, 2009 :207). La culture du pays d'accueil dépasse les contrôles exigés en exerçant sur le sujet migrant une surpression renforcée par la domination de l'autre.

5. Le choc culturel : acculturation, effacement de soi et nouvelle vision

Le choc culturel est une « anxiété que l'on ressent lorsque nos outils de communication et de compréhension usuels deviennent inefficaces dans un contexte culturel différent de celui d'où l'on est originaire » (SOLDEVILLA, 1998:52). Dans le cas de l'émigration vers l'Occident, la littérature met en lumière, non un transfert ou une transmission de l'héritage et des mœurs culturels, permettant l'intégration, mais un effacement de soi et de l'héritage, accompli dans un processus d'assimilation et d'acculturation, réalisé dans une finalité d'acceptation de l'autre. Le rabaissement de soi s'illustre, dans la fiction d'Abulhawa, à travers le personnage de la Palestinienne, en établissant une comparaison entre les conditions désastreuses du camp et celle de la famille d'accueil aux Etats-Unis. Amal dort dans un « vrai lit, [non dans] une paille ou une couchette » (ABULHAWA, 2009 :203). Abulhawa s'attarde à la description du camp, soulignant les conditions déplorables vécues par Amal. « À Jénine, les égouts de notre camp débordaient et où, à quatre pattes, nous bouchions à l'aide de vieux habits et de serviettes les canalisations de nos maisons » (ABULHAWA, 2009 :206). La littérature montre, à travers le choc culturel que subit l'exilé, un changement de sa vision du monde et une remise en question de sa propre culture. La polygamie, acceptée dans le socioculturel musulman, non adoptée dans le monde occidental pousse Laily à voir dans le refus occidental de la

⁹ Terme arabe qui désigne la population arabe.

polygamie¹⁰, une justice vis-à-vis des femmes. « Ici, en France, on est contre la polygamie. Ça ne se fait pas d'avoir plusieurs femmes en même temps. En revanche, on peut les enchaîner si on le souhaite. [...] L'avantage, c'est que cette pratique est aussi valable pour les femmes. Il y a au moins une justice » (ZARIAB, 2012 :58).

Le changement de la vision du monde se manifeste également dans l'acceptation des trahisons conjugales, par le personnage, tolérées, dans certains cas, par la société d'accueil, considérées comme un signe de faiblesse, inhérent à la condition humaine. « Cette situation semble normale maintenant. [...] Tout le monde a des faiblesses » (ZARIAB, 2012 :58). La littérature souligne le changement de vision du monde du personnage-migrant où beaucoup de convictions risquent de s'effondrer. Zariab souligne les divergences socio-culturelles entre le pays natal et celui d'accueil dans les rapports amoureux, considérés comme un sujet tabou dans la société afghane. La rencontre entre le père de Laily et son petit-ami entraînerait un désastre. « [...] Il m'est assez difficile d'imaginer mon père en train de trinquer un champagne avec Fabien. [...] Il ne supporterait pas de savoir sa fille avec un garçon ! La seule chose qui trinquerait lors d'une telle rencontre, c'est le visage de mon chéri sous le poing de mon cher père » (ZARIAB, 2012 :57).

Dans un passage qui illustre de manière poétique et évocatrice la profondeur de la gratitude dans la culture arabe, Abulhawa souligne également les divergences socioculturelles entre la Palestine et les États-Unis. Elle pointe du doigt sur l'association des actes de générosité à des prières et des bénédictions, comme actes de reconnaissance envers Dieu et la personne généreuse. Accordant une dimension sacrée à la gratitude, le merci à l'occidental se trouve pour l'écrivaine, vide de sens et de reconnaissance. Abulhawa, à travers l'exemple de la gratitude, met le point sur la variété et la richesse linguistique du monde arabe, porteuses de significations et d'émotions.

« Dans le monde arabe, la gratitude est un langage en soi. Puisse Allah bénir les mains qui me donnent ce cadeau » ; « la beauté est dans tes yeux qui me trouvent jolie » ; « que Dieu t'accorde une longue vie » [...] Comme je suis issue de cette culture, j'ai toujours jugé un « merci » insuffisant et, en le prononçant, je trouve à ma voix des inflexions pingres et ingrates. (ABULHAWA, 2009 :202-203)

La littérature met en relief, dans le regard de l'autre, un mélange de rejet et de pitié, éprouvé à l'égard du personnage migrant. La littérature souligne le caractère dominant d'une société étrangère qui « impose une identification et inculque au sujet » des normes et des modèles auxquels il est invité à se conformer » (RUANO-BORBALAN, 2000 :25). Le rabaissement et la honte se réduisent dans le surnom *Eillerab*, accordé à Amal par les Américains. « À côté d'eux, je me sentais rabaissée, je me sentais déplacée et j'avais hâte de m'intégrer » (ABULHAWA, 2009 :207). Dans la fiction, la culture d'origine se présente comme « fondatrice de tensions, de conflits, de violence et d'antagonismes [...] qui questionnent notre capacité à vivre ensemble » (MWAKO NGONGO, 2013 :69-70). La honte de l'identité arabe pousse Amal à fouler « aux pieds la jeune Palestinienne pitoyable et pieuse

¹⁰ Un régime matrimonial où l'individu est lié à plusieurs conjoints.

du début, tant [elle éprouvait] le besoin de [s'] adapter à l'Occident, par la flagornerie si nécessaire » (ABULHAWA, 2009 :205). Le processus de la socialisation s'effectue dans le mimétisme de l'altérité. Amal se noie dans la masse à laquelle elle s'identifie de crainte de vivre dans l'anonymat. Abulhawa montre l'instauration chez l'individu d'un divorce entre l'image de soi et celle acceptée par les autres de peur d'être rejeté. La littérature assimile le processus de socialisation à une quête d'influence et de domination. En reléguant ses origines à l'oubli et au rejet dans une finalité d'identification au groupe, le moi d'Amal se métamorphose en un autre.

« J'évitais les discussions politiques, je n'écrivais pas aux gens qui m'aimaient, et je me faisais appeler Amy – sans l'espoir que contient le nom arabe, Amal. J'étais un mot vidé de sa substance. Une femme asséchée de son passé. Pour être franche, je voulais être quelqu'un d'autre. » (ABULHAWA, 2009 :211)

La mutation humaine identitaire, provoquée par la difficulté d'échanges inter et transculturels, se manifeste dans le changement du prénom du personnage et l'adoption des comportements rejetés dans la société d'origine. Le modelage transforme le sujet migrant en un objet dominé par les autres, dépourvu de caractère humain propre et de singularité. « Je me métamorphosai en une espèce d'hybride d'Arabe et d'Occidentale, déracinée, méconnue. Je bus de l'alcool et sortis avec plusieurs hommes – ce qui, à Jénine, m'aurait valu d'être reniée » (ABULHAWA, 2009 :206). L'aliénation et l'acculturation sont également mises en relief par l'écrivaine afghane, à travers le personnage de Laily. Cette dernière se forge une nouvelle identité, dans le mimétisme, afin de s'intégrer et d'être acceptée par la collectivité étrangère. L'écrivaine afghane présente la migration comme un brise-lien favorable, un moyen de transgressions des tabous ou des contraintes de la société d'origine. « Nous sortons les minijupes, les collants fins, les bottes à talons et le maquillage pour paraître plus âgées que nous ne le sommes, afin de permettre notre accès dans les discothèques » (ZARIAB, 2012 :60). Tirillée entre l'attachement à ses repères et le détachement dans l'assimilation, Laily manifeste son désir de retour vers son pays d'origine. « Quand pourrai-je [...] rentrer chez moi, dans ma chambre à Kaboul, ouvrir le tiroir de mon armoire où j'ai, moi aussi, caché un petit coffret, avec mon petit collier et mon petit bracelet ? » (ZARIAB, 2012 :57). Par conséquent, la littérature met en lumière le caractère éphémère du plaisir et de la liberté, manifesté dans le détachement des mœurs et des valeurs de la société d'origine, qui ne tarde pas à s'effacer derrière la nostalgie et le désir de retour vers la terre mère.

Conclusion

En somme, la littérature montre que l'émigration, avec le temps, sonne pour les personnages comme une condamnation. Les écritures migrantes mettent en lumière une remise en question de l'unicité des référents culturels et identitaires. L'hybridité culturelle, dans le pays d'accueil, prend des configurations variées et peut engendrer, dans certains cas, à travers le vécu des personnages, une déstructuration identitaire dans la perte de repères ce qui ne va pas, sans impact direct, sur la psyché des sujets migrants.

Tirailé entre attraction et répulsion, enracinement et aliénation, l'émigré est en état de perpétuel égarement. Les identités plurielles qu'il s'est forgées en écho du milieu socioculturel où il vit, provoquent une rupture de l'identité de soi. L'émigration se présente, dans le corpus, comme une « fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer » (SAID, 2008 :241). La fissure se double d'une amertume teintée de nostalgie, d'un désir profond du retour qui pourrait, dans une délocalisation spatiale, permettre une relocalisation identitaire. Face à des émigrés qui ont fui le contexte violent de la guerre, accablés d'incertitudes, la littérature nous pousse à repenser la condition humaine. Comment l'homme renaîtra-t-il suite à une vie d'échecs et de déroute ? Comment arrivera-t-il à créer de l'espérance dans le regret et la nostalgie ? Comment rebondir quand on est tirailé entre l'ici et le là-bas ? Le retour dans un pays déformé, déstructuré par la guerre, permettra-t-il une reconstruction de soi ? N'est-il pas préférable de réfléchir à un changement d'un ici, susceptible d'assurer le vivre-ensemble dans le pays d'origine au lieu de scruter les répercussions de l'émigration et les obstacles qui entravent l'intégration dans un là-bas étranger et parfois hostile ?

Bibliographie

Études (livres et articles)

1. ABULHAWA, S. (2009). *Les matins de Jénine*. Buchet Chastel.
2. CYRULNIK, B. (2002). *Un merveilleux malheur*. Odile Jacob.
3. IMMOUNI, A. (2021). *L'exil et Edward Saïd*. L'Harmattan.
4. MILNER, M. (2004). *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*. Presses Sorbonne Nouvelle.
5. MWAKO-NGONGO, G. (2013). *L'immigration : entre rêve et réalité*. Publibook.
6. NOUSS, A. (2015). *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*. Maison des Sciences de l'Homme.
7. PISANI, A, RANZINI, P. (2014). *Paroles d'écrivains : écritures de la migration*. L'Harmattan.
8. RUANO-BORBALON, J-C. (2000). *L'identité. L'individu, le groupe, la société*. Sciences Humaines.
9. SAID, E. (2008). *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Actes Sud.
10. SOLDVILLA, C. (1998). *Balize*. Ulysse.
11. TALAHITE-MOODLEY, A. (2007). *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*. Presses de l'Université d'Ottawa.
12. ZARIAB, Ch. (2012). *Le pianiste afghan*. L'Aube.